SUZANNE, *prenant l'autre main de Gaston.* — Que tu es bon, Gaston !... (*A Vincenette.*) Vois-tu, Vincenette, il a un cœur d'or !...

GASTON *à Suzanne.* — Non, c'est toi, ma petite Suzanne, qui es une vraie perfection !... Par ta douceur et ta bonté, tu nous as tous maintenus et empêchés de nous fâcher irrémédiablement. (*Se tournant vers les autres enfants.*) Si vous le voulez, mes amis, dans quelques instants, nous boirons à la santé de Suzanne, la plus affectueuse des cousines et la meilleure des amies !

TOUS *ensemble.* — Vive Suzanne !... Vive Suzanne !... Il n'y a pas de meilleure amie !

SUZANNE, *riant et pleurant tout à la fois.* — Mes très chers, si nous allions goûter, maintenant ?

BAPTISTE, *ouvrant à deux battants la porte du fond.* — Mademoiselle est servie.

(*Gaston offre son bras à sa cousine, et tous deux entrent dans la salle à manger, suivis de tous les enfants qui répètent, en battant des mains.*)

TOUS. — Vive Suzanne !... Vive Suzanne ! Buvons à la santé de notre amie !... Vive Suzanne !

(*Petit Louis sort le dernier, portant le panier de noisettes et se dépêchant d'en croquer, chemin faisant, le plus grand nombre possible. Enfin, il disparaît à son tour, en criant une dernière fois:* Vive Suzanne ! *et le rideau tombe, tandis que Mme Lestrel regarde les enfants sortir et murmure en souriant.*)

Mme LESTREL. — Voilà Vincenette corrigée plus vite et plus radicalement que je n'aurais osé l'espérer... Les discours et les réprimandes n'eussent point obtenu un pareil succès ! Le bon exemple seul produit de tels effets : heureux sont les enfants qui savent le donner !

Jean DE LOUSSOT.

(*Bernadette*)

— ——

HONNETETE

Afin d'éprouver son serviteur sénégalais, un nouvel administrateur de district africain laisse un jour volontairement traîner sur son bureau une pièce de cinquante centimes.

Le lendemain, le Sénégalais la lui remet. Le fonctionnaire la lui donne pour le récompenser de son honnêteté.

Quelques jours après, l'administrateur oublia dans sa chambre, mais cette fois involontairement, un billet de cent francs. Puis, s'étant aperçu de son oubli, il chercha vainement.

Finalement, il demanda au noir s'il n'avait rien trouvé.

Le serviteur répondit affirmativement.

— Et qu'en as-tu fait ?

— Je l'ai gardé pour me récompenser de mon honnêteté.

Les fiançailles d'Annaick

A Saint-Guirec, petit village breton bâti sur la côte de la Manche, dans la baie de Saint-Brieuc, presque tous les hommes sont marins.

Bien rares ceux qui résistent à l'appel impérieux de la mer. Dans la plupart des familles elle les prend tous, les garde, refusent à leurs veuves éplorées, à leurs mères, à leurs enfants, la suprême consolation de les voir reposer en terre sainte, dans le modeste cimetière qui, dans un grand nombre de bourgs, entoure l'église paroissiale.

Yves Gaël est donc marin, comme le furent son père et son grand-père, comme Guirec, son frère aîné, dont les noms sont gravés sur la pierre de l'une des chapelles funéraires qui se dressent sur la falaise.

Mousse à bord d'un bateau de pêche, piloté par l'un de ses voisins, il a commencé bien jeune son périlleux apprentissage.

Que de fois, les soirs de tempête, il est revenu au village grelottant sous sa vareuse de laine transpercée par les embruns, les cheveux ruisselants d'eau de mer, la bouche saturée de sel et les mains ensanglantées.

En le serrant dans ses bras, sur le seuil de la chaumine d'où elle guettait son retour, sa mère lui a dit souvent : " Ne t'en va plus, reste à terre ; cultive notre maigre champ ou apprend un métier à Perros mais renonce à être pêcheur. La mer est cruelle pour nous. Ton père, ton frère, tes cousins, sans parler de tes grands-pères, tous elle les a engloutis ".

Blotti sous le vaste manteau de la cheminée rustique où pétillait un feu clair, Yves promettait de rester, puis, la tempête apaisé, la Manche redevenue calme, il s'embarquait de nouveau, invinciblement attiré par cette mer que les femmes maudissent car elle arrache à leur étreinte des êtres tendrement chéris, mais que les hommes de la côte aiment d'un amour passionné en dépit de ses dangers.

Depuis deux ans Yves est seul dans sa chaumière aux murailles de granit.

Par un triste jour de novembre, il a accompagné sa mère au champ de l'éternel repos.

Un refroidissement négligé, des frissons, une forte fièvre, il n'en fallut pas davantage pour conduire Fantik au tombeau.

— Marie-toi, répètent à Yves les amies de la défunte, une maison sans ménagère, c'est comme une barque sans pilote qui s'en va à la dérive.

Jusqu'à présent le jeune homme est resté sourd à leurs voix, nulle femme n'a encore franchi le seuil de sa maisonnette.

L'étable de la Noiraude est vide depuis que Fantik n'est plus pour là mener la vache paître le long des reflets verdâtres, les lit-clos,